

(...)

A peine quelque chose émerge-t-il de la nuit : on ne sait pas quoi, on ne sait pas appartenant à quoi. Là, quelque part, à peine, une première désopacification. Un premier nuancement, mais qui n'est pas encore de la couleur, qui ne donne forme encore à rien : seulement comme un premier grain des choses émergeant de l'informe. Il n'y a là rien sur quoi se fixer, ou même seulement tourner son attention, mais on se laisse porter peu à peu par cette émergence : par ce qui commence à peine à se défaire de cette opacité. Émergence si lente à se déplier : il y a là, peu à peu, de l'apparaître, mais rien ne se distingue encore. Vient un début de coloration, mais on n'y reconnaît toujours rien de notre monde. Puis, doucement, *peu à peu*, ce nuancement s'étend, de l'ombre se retire : on pressent que quelque chose commence peut-être de se passer. Peut-être adviendra-t-il « quelque chose » de ces ténèbres... Vivrait-on là un début des choses – de toutes choses – du « Temps » et de la Création ?

Ce si lent procès d'une venue à la visibilité – en fait si condensé : c'est un raccourci de toute aube – introduit dans l'*apparaître* du monde – de ce d'où vient le monde, ou ce qui « fait monde » : il initie à l'émergence ou, mieux, à ce que j'appellerai l'*essor*. *Essor* face à *étalement*. Au stade de l'essor, les choses ne sont pas encore stabilisées dans leur être propre, n'ont pas trouvé définitivement leur forme et leur fonction, sont dans le vacillement de leur devenir ; mais aussi, par là, dans l'élan, dans l'allant, de ce qui ne s'est pas encore circonscrit et déterminé. Puis, quand elles commencent de s'étaler, c'est-à-dire qu'on commence de les reconnaître, qu'elles commencent de coïncider, qu'elles commencent d'acquérir leur couleur, leur forme, leur propriété, ce qui fait à chacune son lot propre et qui la rend identifiable, la mettant en route vers son essence et sa définition –, qu'est-ce qui se perd alors, se tarit, de cette vibration ? De cette indétermination originaire dont les formes, les limitations, les couleurs, en se stabilisant, en « s'étalant », sont dès lors comme la retombée.

(...) Ce qui s'engage ici est une transformation silencieuse, opérant imperceptiblement, ou, si j'ose avancer cet adverbe, « nuitamment ». Car, au lieu de nous faire chavirer par son *plein*, celui d'un beau porté d'emblée à son comble, cette scène débute-t-elle par un complet *évidement*, dans un complet dénuement ; plutôt donc que de capter par son intensité, cette transformation silencieuse est un appel à la *disponibilité*. (...)

Caroline Duchatelet produit des « transformations silencieuses – je vois là la dénomination la plus juste de son travail. Si je dis qu'elle les « produit », c'est qu'il ne s'agit pas là de figuration ou de représentation, mais de la mise *en œuvre* de telles transformations. Non seulement parce qu'une transformation silencieuse ne peut d'aucune façon s'inscrire dans un tableau et se représenter, mais surtout parce que le dispositif ou le protocole qui est ici institué tend – c'est là son sens – à intégrer le sujet humain dans la transformation ; celui-ci n'en est pas seulement spectateur. En même temps qu'on voit la transformation s'opérer sous nos yeux, on est pris, peu à peu envahi, par (dans) ce qui se constitue chaque fois en monde du seul fait de ce *tout* de ce qui a lieu. De quoi se rappeler d'où commence logiquement Wittgenstein et des premiers énoncés de son *Tractatus* : *Die Welt ist alles*,

*was der Fall ist*, qu'on traduit d'ordinaire : « le monde est tout ce qui a lieu ». Et aussi : « Le monde est la totalité des faits, non des choses ». Non des choses, toujours plus ou moins résultatives, réifiées, *étalées*, mais de tout ce qui arrive, de tout ce qui *se fait*, *Tatsachen*. Car c'est tout ce qui se fait qui, se faisant, fait « monde ».

Car qu'il s'agisse de ce qui se révélera peu à peu, *gradatim*, composant la fresque de San Marco, ou du lever du jour, de toute aube, dans une pièce qu'on ne connaît pas, découvrant, comme dans Vermeer, « tout » ce qui « fait » un *intérieur* ; ou qu'il s'agisse, à l'inverse, de la transformation silencieuse, sans site et sans repère, de vagues et de nuages : qu'on soit dehors ou dedans, que l'horizon soit ouvert ou fermé, ce n'est là qu'autant de variations. Car la quête reste la même : il s'agit de capter ou, plus encore, de constituer, à travers les infimes modifications qui indéfiniment arrivent, ce qui « fait monde ». Dit autrement, c'est cette moindre modification qui, s'esquissant, chaque fois, fait « le réel » : qu'il y a du « réel » – rien d'autre n'est à invoquer, à rajouter. Ce que montraient déjà éloquemment les premières sculptures – ou bien comment les appeler ? – de Caroline Duchatelet : une feuille de contreplaqué légèrement teinté dont un angle se détache à peine de la paroi faisant advenir une ombre. C'est dans ce discret, dans cet *à peine*, que se joue chaque fois, prend relief, de la « réalité » – ou je préfère dire : ce qui fait monde.

Si j'ai parlé d'« initiation », c'est donc dans les deux sens de ce terme que l'usage ordinaire a séparés, et même tiendrait pour antithétiques, mais que le travail de Caroline Duchatelet remet en tension féconde. *Initiation* désigne phénoménalement, dans le registre des processus, sous l'angle déterminant de la science, ce qui fait début, marque un départ dont dépend ensuite la transformation à venir, jusqu'à son complet déploiement. Comme on parle d'« initiation » en chimie ou en génétique : d'une première étape (due à la rupture d'une liaison) procèdent des réactions en chaîne d'où découle un nouvel état. Mais *initiation* dit aussi bien, et même plus communément, d'un point de vue subjectif, celui d'un progrès des sujets, l'introduction à quelque connaissance plus secrète et même qui n'est pas divulguée – comme en font usage la langue du religieux et la mystique. Or Caroline Duchatelet rapproche étrangement ces deux perspectives, et même défait leur opposition. Car elle ne craindra pas d'instituer à sa façon ce qui tiendra lieu de règle, voire ce qui peut servir de rituel. La séance exige de se dérouler dans un espace clos, replié, isolé, dans une obscurité totale, avec un nombre limité de participants... Silence. Car pour entrer dans ce qui fait monde, il faut cette condition à la fois de concentration et de disponibilité formant, sans qu'on ait à craindre ici l'oxymore, ce qu'on nommera une *disponibilité concentrée*.

Car ce n'est pas au « temps qui passe », ou même à l'éphémère, que nous rendrait sensible un tel art ; il n'en reste pas à cette banalité. Mais, par la concentration disponible portée à cette transformation silencieuse, il porte à déployer notre capacité d'être là, *effectivement* là, « simplement » là, et d'exister.